

sa table. Il devait être à Londres le lendemain, et huit jours après quitter l'Angleterre. Il avait d'abord pensé partir par le train du matin, mais un instant de réflexion lui avait fait choisir le train de nuit ; il gagnerait ainsi l'après-midi et se disposait à la bien employer.

D'après le programme qu'il s'était tracé au printemps, c'eût été le moment de presser activement les choses avec Charlotte ; or, il n'était plus du tout, comme alors, décidé à se contenter de son douaire, et ce n'était plus à elle qu'il pensait en ce moment, dans sa méditation frileuse aux flammes du foyer.

—J'étais un sot— murmura-t-il, — et si je ne l'avais rencontrée, elle, quel'e irrémédiable boulette j'aurais faite ! Sous aucun rapport il n'y a de comparaison à établir. Dieu du ciel ! quels yeux.... Je n'ai rien vu qui s'en rapproche, pas même en Grèce, pas même en Espagne !

Et le diplomate, l'homme froid et pratique, tomba bel et bien dans une véritable rêverie. Bientôt, avec une secousse d'impatience, il releva la tête.

—Des yeux, vraiment,—dit-il avec un sourire ironique. Si elle n'avait pas d'avantages plus solides que les yeux, la pauvre Charlotte aurait encore pu être heureuse Rockingham, mon ami, soyons sérieux. Pour le moment, il faut de la prudence ; trop de hâte pourrait tout gâter. Puisqu'il faut que je parte, ménageons-nous une séparation strictement courtoise avec une insaisissable nuance de sentimentale amitié.... c'est cela. Ne suis-je pas avec elle en termes peu embarrassants de professeur à élève ? La poignée de main exprima un cordial "au revoir" de compagnon de tennis, puisque chez les Dartland je lui ai montré ce jeu.... une poignée de main de "par-dessus le filet." Ce sera parfait aussi. Ah ! le rêve serait de l'amener à venir à Londres au printemps... et si elle y vient le cœur libre, je deviens maître de la situation. Au milieu de la foule de visages étrangers, le mien paraîtra presque comme celui d'un ancien ami. Quelle excellente entrée de jeu ! Oui, il me faut absolument le terrain neuf de Londres, ne fût-ce que pour être hors de la voie de Charlotte.... Allons, allons, tout ceci ne me paraît pas trop mal arrangé, monsieur le diplomate !

Rockingham enfonça ses mains plus profondément ses mains dans ses poches, releva ses épaules jusqu'à toucher ses oreilles, et sourit à son évidente victoire future.

Après avoir donné ses ordres pour que ses bagages fussent prêts à son retour, il se rendit à Morton de bonne heure dans l'après-midi. Politiquement, il alla d'abord au Vieux Château. Il ne pouvait se dispenser de prendre congé de Charlotte, et n'était-ce pas d'ailleurs le prétexte le plus naturel d'aller saluer la jolie souveraine du Château Neuf.

Charlotte était chez elle, toute préoccupée d'une note qu'elle venait de lire dans un journal très informé des choses du monde, *The Spy*, autrement dit *l'Espion*. Cet entrefilet insinuait qu'il y avait toutes bonnes raisons de croire que la veuve de certain baronnet qui avait péri l'année précédente de la façon la plus tragique, unirait prochainement son sort à celui d'un de nos plus éminents di-

plomates. C'était transparent, et, comme elle n'y était pour rien, c'était donc que Rockingham n'avait pas caché ses projets. Six mois auparavant, cette petite note du *Spy*, évidemment basée sur les visites de Basile à Morton, eût fait tressaillir Charlotte de joie ; maintenant elle lui semblait ne devait donner qu'un pénible éclat à une défaite que sa seconde vue de femme amoureuse lui faisait sentir imminente. Et cependant l'éclair qui brilla dans ses yeux à l'annonce de la visite du diplomate et surtout le frémissement joyeux que lui causa la nouvelle de son départ étaient des signes visibles que l'espérance ne s'était pas, malgré tout, tout à fait envolée de son cœur. Basile le comprit et cela l'engagea à écourter sa visite autant qu'il fut poliment possible. Homme de calcul, mais non méchant, il ne s'attardait pas aux cruautés inutiles. Lorsqu'il se leva pour prendre congé, elle resta un moment indécise avant d'avancer la main.

—Vous allez au Château Neuf ? — dit-elle vivement et d'un air soupçonneux.

—Oui. Avez-vous quelque commission ?

—Non, je n'ai pas de commission, mais je... j'avais pensé à y aller cette après-midi.. Vous serait-il égal de m'y conduire, car je n'ai pas encore donné d'ordres pour la voiture ?

M. Rockingham était trop expert diplomate pour ne pas, malgré son secret dépit, s'incliner en signe d'assentiment.

Charlotte voulait à tout prix s'assurer de ses propres yeux du plus ou moins d'avancement des travaux d'approche de Basile vis-à-vis de l'héritière maudite, et elle était certaine que la façon dont ils se diraient adieu l'éclairerait sous ce rapport. Cette fantaisie de la veuve de Gilbert ne fit que confirmer Rockingham dans son projet de tout faire pour attirer Ulrique à Londres la Saison suivante. Décidément cette Charlotte devenait tout à fait gênante ; et puis ne serait-ce pas généreux de lui épargner ainsi la douleur d'être témoin d'une cour dont elle ne serait plus l'objet ?

Par une singulière coïncidence, Ulrique avait aussi remarqué l'article du *Spy*, qui avait tant contrarié Charlotte ; car, parmi d'autres talents, elle avait déjà acquis celui de consacrer un peu de ses trop longs loisirs à la lecture des journaux mondains. Si inexpérimentée qu'elle fût, elle n'avait pu ne pas donner son nom à la veuve du baronnet, mais il ne lui vint pas à l'idée d'établir une corrélation entre l'éminent diplomate et sa nouvelle connaissance, rencontrée d'ailleurs à peine deux ou trois fois depuis la garden-party des Dartland. Dans cette petite note, elle n'avait vu qu'une chose, c'est que la veuve de Gilbert songeait déjà ouvertement à se remarier, alors qu'un an ne s'était pas écoulé depuis l'affreuse catastrophe du Ring-Theater. Cette femme ne se contentait donc pas de n'avoir pas aimé Gilbert, il lui fallait dès avant l'expiration de son veuvage le proclamer ainsi à la face du monde.

(A suivre.)